

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)



—Je ne trouve rien que la neige.

La situation était terrible; sans doute mon maître s'était égaré et ce n'était pas là que se trouvait la carrière qu'il cherchait.

Quand je lui eus dit que je ne trouvais pas les

omnières, mais seulement la neige, il resta un moment sans répondre, puis appliquant de nouveau ses mains contre le mur, il le parcourut d'un bout à l'autre. Capi qui ne comprenait rien à cette manœuvre, aboyait avec impatience.

Je marchai derrière Vitalis.

—Faut-il chercher plus loin?

—Non, la carrière est murée.

—Murée.

—On a fermé l'ouverture, et il est impossible d'entrer.

—Mais alors?

—Que faire, n'est-ce pas? je n'en sais rien, mourir ici.

—Oh! maître.

—Oui, tu ne peux pas mourir, toi, tu es jeune, la vie te tient: eh bien! marchons, peux-tu marcher?

—Mais vous?

—Quand je ne pourrai plus, je tomberai comme un vieux cheval.

—Où aller?

—Rentrer dans Paris, quand nous rencontrerons des sergents de ville nous nous ferons conduire au poste de police; j'aurai voulu éviter cela; mais je ne veux pas te laisser mourir de froid; allons, mon petit Remi, allons, mon enfant, du courage!

Et nous reprîmes en sens contraire la route que nous avions déjà parcourue. Quelle heure était-il? Je n'en avais aucune idée. Nous avons marché longtemps, bien longtemps et lentement. Minuit, une heure du matin peut-être. Le ciel était toujours du même bleu sombre, sans lune, avec de rares étoiles qui paraissaient plus petites qu'à l'ordinaire. Le vent, loin de se calmer, avait redoublé de force; il soulevait des tourbillons de poussière neigeuse sur le bord de la route et nous la fouettait au visage. Les maisons devant lesquelles nous passions étaient closes et sans lumière; il me semblait que si les gens qui dormaient là chaudement dans leurs draps avaient su combien nous avions froid, il nous auraient ouvert leur porte.

En marchant vite nous aurions pu réagir contre le froid, mais Vitalis n'avancait plus qu'à grand-peine en soufflant; sa respiration était haute et haletante comme s'il avait couru. Quand je l'interrogeais, il ne me répondait pas, et de la main, lentement, il me faisait signe qu'il ne pouvait pas parler.

De la campagne nous étions revenus en ville, c'est-à-dire que nous marchions entre des murs au haut desquels çà et là se balançait un réverbère avec un bruit de ferraille.

Vitalis s'arrêta: je compris qu'il était à bout.

—Voulez-vous que je frappe à l'une de ces portes? dis-je.

—Non, on ne nous ouvrirait pas; ce sont des jardiniers, des maraîchers qui demeurent là; ils ne se lèvent pas à cette heure. Marchons toujours.

Mais il avait plus de volonté que de forces. Après quelques pas il s'arrêta encore.

—Il faut que je me repose un peu, dit-il, je n'en puis plus.

Une porte s'ouvrait dans une palissade, et au-dessus de cette palissade se dressait un grand tas de fumier monté droit, comme on en voit si souvent dans les jardins des maraîchers; le vent, en soufflant sur le tas, avait desséché le premier lit de paille et il en avait éparpillé une assez grande épaisseur dans la rue, au pied même de la palissade.

—Je vais m'asseoir là, dit Vitalis.

—Vous disiez que si nous nous asseyons, nous serions pris par le froid et ne pourrions plus nous relever.

Sans répondre, il me fit signe de ramasser la paille contre la porte et il se laissa tomber sur cette litière plutôt qu'il ne s'y assit; ses dents claquaient et tout son corps tremblait.

—Apporte encore de la paille, me dit-il, le tas de fumier nous met à l'abri du vent.

A l'abri du vent, cela était vrai, mais non à l'abri du froid. Lorsque j'eus amoncelé tout ce que je pus ramasser de paille, je vins m'asseoir près de Vitalis.

—Mets toi tout contre moi, dit-il, et mets Capi sur toi, il te passera un peu de sa chaleur.

Vitalis était un homme d'expérience, qui savait que le froid dans les conditions où nous étions, pouvait devenir mortel. Pour qu'il s'exposât à ce danger, il fallait qu'il fût anéanti.

Il l'était réellement. Depuis quinze jours, il s'était couché chaque soir ayant fait plus que sa force, et cette dernière fatigue arrivait après toutes les autres, le trouvait trop faible pour la supporter, épuisé par une longue suite d'efforts, par les privations et par l'âge.

Eut-il conscience de son état? Je ne l'ai jamais su. Mais au moment où ayant ramené la paille sur moi, je me serrais contre lui, je sentis qu'il se penchait sur mon visage et qu'il m'embrassait. C'était la seconde fois; ce fut, hélas! la dernière.

Un petit froid empêche le sommeil chez les gens qui se mettent au lit en tremblant, un grand froid prolongé frappe d'engourdissement et de stupeur ceux qu'il saisit en plein air. Ce fut là notre cas.

A peine m'étais-je blotti contre Vitalis que je fus anéanti et que mes yeux se fermèrent. Je fis effort pour les ouvrir, et comme je n'y parvenais pas, je me pinçai le bras fortement; mais ma peau était insensible, et ce fut à peine si, malgré toute la bonne volonté que j'y mettais, je pus me faire un peu de mal. Cependant, la secousse me rendit jusqu'à un certain point la conscience de la vie. Vitalis, le dos appuyé contre la porte, haletait péniblement par des saccades courtes et rapides. Dans mes jambes, appuyé contre ma poitrine, Capi dormait déjà. Au-dessus de notre tête, le vent soufflait toujours et nous couvrait de brins de paille qui tombaient sur nous comme des feuilles sèches qui se seraient détachées d'un arbre. Dans la rue, personne; près de nous, au loin, tout autour de nous, un silence de mort.

Ce silence me fit peur; peur de quoi? je ne m'en rendis pas compte; mais une peur vague, mêlée d'une tristesse qui m'emplit les yeux de larmes. Il me sembla que j'allais mourir là.

Et la pensée de la mort me reporta à Chavanon. Pauvre maman Barbarin! mourir sans la revoir, sans revoir notre maison, mon jardinet. Et, par je ne sais quelle extravagance d'imagination, je me retrouvai dans ce jardinet: le soleil brillait, gai et chaud, les jonquilles ouvraient leurs fleurs d'or, les merles chantaient dans les buissons, et, sur la haie d'épine, mère Barberin étendait le linge qu'elle venait de laver au ruisseau qui chantait sur les cailloux.

Brusquement mon esprit quitta Chavanon, pour rejoindre le "Cygne": Arthur dormait dans son lit; madame Milligan était éveillée, et comme elle entendait le vent souffler, elle se demandait où j'étais par ce grand froid.

Puis mes yeux se fermèrent de nouveau, mon cœur s'engourdit, il me sembla que je m'évanouissais.

XIX

LISE

Quand je me réveillai j'étais dans un lit; la flamme d'un grand feu éclairait la chambre où j'étais couché.

Je ne connaissais pas cette chambre.

Je ne connaissais pas non plus les figures qui m'entouraient: un homme en veste grise et en sabots jaunes; trois ou quatre enfants dont une petite fille de cinq ou six ans qui fixait sur moi des yeux étonnés; ces yeux étaient étranges, ils parlaient.

Je me soulevai.

On s'empressa autour de moi.

—Vitalis? dis-je.

—Il demande son père, dit une jeune fille qui paraissait l'aînée des enfants.

—Ce n'est pas mon père, c'est mon maître; où est-il? Où est Capi?

Vitalis eût été mon père, on eût pris sans doute des ménagements pour me parler de lui; mais comme il n'était que mon maître, on jugea qu'il n'y avait qu'à me dire simplement la vérité, et voici ce qu'on m'apprit:

La porte dans l'embrasure de laquelle nous nous étions blottis était celle d'un jardinier. Vers deux heures du matin, ce jardinier avait ouvert cette porte pour aller au marché, et ils nous avait trouvés couchés sous notre couverture de paille. On avait commencé par nous dire de nous lever, afin de laisser passer la voiture; puis, comme nous ne bougions ni l'un ni l'autre, et que Capi seul répondait en aboyant pour nous défendre, on nous avait pris par le bras pour nous secouer. Nous n'avions pas bougé davantage. Alors on avait pensé qu'il se passait quelque chose de grave. On avait apporté une lanterne: le résultat de l'examen avait été que Vitalis était mort, mort de froid, et que je ne valais pas beaucoup mieux que lui. Cependant, comme grâce à Capi couché sur ma poitrine, j'avais conservé un peu de chaleur au cœur, j'avais résisté et je respirais encore. On m'avait alors porté dans la maison du jardinier, et l'on m'avait couché dans le lit d'un des enfants, qu'on avait fait lever. J'étais resté là six heures, à peu près mort; puis la circulation du sang s'était rétablie, la respiration avait repris de la force, et je venais de m'éveiller.

Si engourdi, si paralysé que je fusse de corps et d'intelligence, je me trouvai cependant assez éveillé pour comprendre dans toute leur étendue les paroles que je venais d'entendre. Vitalis mort!

C'était l'homme à la veste grise, c'est-à-dire le jardinier qui me faisait ce récit, et pendant qu'il parlait, la petite fille au regard étonné ne me quittait pas des yeux. Quand son père eut dit que Vitalis était mort, elle comprit sans doute, elle sentit par une intuition rapide le coup que cette nouvelle me portait, car quittant vivement son coin, elle s'avança vers son père, lui posa une main sur le bras et me désigna de l'autre main en faisant entendre un son étrange qui n'était point la parole humaine, mais quelque chose comme un soupir doux et compatissant.

D'ailleurs, le geste était si éloquent qu'il n'avait pas besoin d'être appuyé par des mots; je sentis dans ce geste et dans le regard qui l'accompagnait une sympathie instinctive, et pour la première fois depuis ma séparation d'avec Arthur, j'éprouvai un sentiment indéfinissable de confiance et de tendresse, comme au temps où mère Barberin me regardait avant de m'embrasser. Vitalis était mort, j'étais abandonné, et cependant il me sembla que je n'étais point seul, comme s'il eût été encore là près de moi.

—Eh bien, oui, ma petite Lise, dit le père en se penchant vers sa fille, ça lui fait de la peine, mais il faut bien lui dire la vérité, si ce n'est pas nous, ce seront les gens de la police.

Et il continua à me raconter comment on avait été prévenir les sergents de ville, et comment Vitalis avait été emporté par eux tandis qu'on m'installait, moi, dans le lit d'Alexis, son fils aîné.

—Et Capi? dis-je, lorsqu'il eut cessé de parler.

—Capi!

—Oui, le chien?

—Je ne sais pas, il a disparu.

—Il a suivi le brancard, dit l'un des enfants.

—Tu l'as vu, Benjamin?

—Je crois bien: il marchait sur les talons des porteurs, la tête basse, et de temps en temps il sautait sur le brancard; puis, quand on le faisait descendre, il poussait un cri plaintif, comme un hurlement.

Pauvre Capi, lui qui tant de fois avait suivi, en bon comédien, l'enterrement pour rire de Zerbino, en prenant une mine de pleureur, en poussant des soupirs qui faisaient se pâmer les enfants les plus sombres.

Le jardinier et ses enfants me laissèrent seuls, et, sans trop savoir ce que je faisais, et surtout ce que j'allais faire, je me levai.

Ma harpe avait été déposée au pied du lit sur lequel on m'avait couché; je passai la bandoulière autour de mon épaule, et j'entrai dans la pièce où le jardinier était entré avec ses enfants. Il fallait bien partir, pour aller où?... Je n'en avais pas conscience, mais je sentais que je devais partir... et je partais.